

Sur France Culture : “Les mots de ma mère”, bouleversante chronique sonore d'une chute annoncée

Carole Lefrançois

Publié le 03/12/2015. Mis à jour le 03/12/2015 à 15h27.



**Pour ce documentaire radiophonique,
Aurélia Balboni a enregistré jour après jour
le quotidien de sa mère, atteinte de**

”démence sémantique”. Une œuvre pudique et tendre à écouter le 3 décembre sur France Culture.

Au chevet de sa mère atteinte de “démence sémantique”, une maladie neurodégénérative, Aurélia Balboni a ouvert son micro pour réaliser *Les mots de ma mère*, un documentaire bouleversant, pudique et tendre, diffusé dans l'émission *Sur les docks* (France Culture) et sur le site de l'ACSR. Pour ce travail, la productrice vient de recevoir deux distinctions internationales : le “spécial commendation” du Prix Europa et le premier prix radio aux Premios Ondas

Pourquoi avoir choisi un sujet aussi douloureux, à savoir votre propre mère malade ?

Mon frère, ma sœur et moi avons remarqué depuis quelques années des changements dans son comportement. Nous en parlions tout le temps et nous sentions impuissants, car notre mère disait aller très bien et niait ses problèmes de mémoire. La situation empirant, nous pensions à Alzheimer. L'annonce du diagnostic fut un coup dur : elle était atteinte d'une maladie neurodégénérative rare et grave, caractérisée par des troubles du comportement et du langage associés à une détérioration intellectuelle – qualifiée de « démence » à partir d'un certain seuil de sévérité. Il lui restait, au maximum, dix ans à vivre. Cette expérience personnelle, la révélation de la rapidité à laquelle un individu change lorsque son cerveau est altéré, m'ont fortement questionnée. J'ai alors éprouvé le besoin urgent de parler de ma mère au présent à travers un travail radiophonique.

“J'accompagnais les pas de ma mère, sa voix, ses quelques mots, sa fragilité, sa personnalité, ses bégaiements.”

Dans quelles conditions êtes-vous parvenue à le mener à bien ?

Lorsque j'ai commencé à vouloir enregistrer ma mère, sa maladie était déjà bien avancée. Elle voyait que j'avais du matériel mais ne comprenait pas vraiment ce que je faisais. Chaque fois

j'essayais de le lui expliquer – comme on peut l'entendre dans plusieurs scènes du documentaire. Le seul mot qu'elle comprenait était « photographie ». J'ai tout de même continué à lui expliquer ma démarche. J'ai enregistré son quotidien pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs années. Pas à pas je la suivais. Parfois elle me parlait, souvent en répétant les mêmes mots. Avec mon petit enregistreur, je tentais d'être au plus près d'elle pour écouter ses silences, ses respirations, ses marmonnements, son enthousiasme, son impatience. J'accompagnais ses pas, sa voix, ses quelques mots, sa fragilité, sa personnalité, ses bégaiements. Tout ce qui par le son pouvait lui donner corps. J'ai fait beaucoup d'allers-retours entre Bruxelles et sa maison, mais aussi beaucoup d'allers-retours entre le tournage et le montage, que j'ai commencé assez rapidement. J'avais besoin de mettre les sons en forme et de les faire écouter, pour savoir comment avancer dans le tournage.

Quelles ont été les principales difficultés de cette entreprise ?

Le montage n'a pas été simple : j'avais besoin de temps pour écouter la matière, l'assembler, puis tout laisser reposer pendant des mois. Pendant ces temps de décantation, je prenais du recul et trouvais peu à peu ma place en tant qu'auteure et protagoniste au sein du documentaire. Il m'est alors apparu nécessaire d'écrire un texte afin de pouvoir raconter des événements passés que je n'avais pas enregistrés, mais qui m'avaient été racontés par ma sœur par mail ou au téléphone. Il m'a aussi fallu trouver une façon de faire intervenir mon frère : très tôt il m'est apparu évident qu'il serait au téléphone, car nous n'étions jamais ensemble chez ma mère. Malgré cette distance physique, je voulais qu'il ait une place essentielle dans cette histoire et que l'on sente son pragmatisme, son côté rassurant. Je voulais également que l'on perçoive la relation de tendresse qu'il maintenait avec ma mère. De même, il était important pour moi de faire exister mon neveu et sa basse, ce qui fut assez difficile... Je voulais qu'il apparaisse en arrière-plan, à travers sa musique et ses jeux vidéo, telle une présence divertissante pour ma mère. Ma sœur, quant à elle, existe dans le quotidien de notre mère. Je la suis quand elle dessine avec elle, quand on appelle mon frère, quand on se retrouve toutes les deux pour discuter. Nos voix se ressemblent et souvent se confondent. J'ai tenté de les différencier mais cela n'a pas été vraiment possible.

“Tandis que l'espace du champ sémantique de ma mère se réduit, son espace réel se réduit également.”

Capter le son de cette réalité douloureuse vous a-t-il aidé ?

J'ai eu le sentiment de faire quelque chose de cette maladie, plutôt que d'observer ma mère se dégrader avec l'impression de ne rien pouvoir y faire. J'ai pu évoquer ce qu'il était encore possible de faire « avec » elle, raconter la manière dont une relation s'élabore avec un individu qui perd son langage et sa raison. Il n'y a pas de tristesse ou de lamentations dans cette situation mais plutôt une volonté d'avancer en même temps que la maladie. Chaque jour est différent dans ce quotidien, comporte un « projet ». Aujourd'hui, je suis très heureuse d'avoir capté cette parole disparue et également de pouvoir un jour faire écouter cela à mon

filis et à ma nièce, qui n'ont pas connu ma mère du temps où elle parlait et raisonnait.

Vous avez accordé un soin particulier aux ambiances, souvent plus parlantes que les mots...

Les lieux et les espaces disent beaucoup de choses de ma mère, sa maladie, son quotidien et notre relation à elle. Les portes, les pas, les objets, l'acoustique des endroits sont autant d'éléments qui permettent de raconter ce qui se joue. Tandis que l'espace du champ sémantique de ma mère se réduit, son espace réel se réduit également. Je souhaitais que l'on ressente le mouvement de l'enfermement progressif de ma mère dans son lieu de vie et dans son rapport aux autres. Pendant le montage, il s'agissait de trouver un équilibre, une articulation constante entre ces rapports, ces ambiances et les voix.

Ce documentaire peut parfois être dérangeant, puisqu'on entend les facultés de son sujet s'émousser.

J'ai toujours tenté de lutter contre le voyeurisme pendant le montage. C'est pour cela que j'ai choisi le son plutôt que l'image, pour être dans un rapport intime à cette situation et se concentrer sur les mots, les voix, les ambiances. Sentir, ressentir, entendre, plutôt que voir ce corps malade, ce regard vague que suscite la prise de neuroleptiques. La radio offre naturellement une forme de distance. Certes, je n'ai pas pu avoir l'accord conscient de ma mère. Mais cela ne voulait pas dire que je ne pouvais rien faire ou dire à propos de ce qui nous arrivait. La maladie n'est pas une honte, il faut pouvoir en parler. Ce fut pour nous très difficile socialement de gérer notre mère au début de la maladie. Nous étions très souvent gênés de ce qu'elle faisait en public. Ce malaise que je ressentais me mettait en colère. C'est notamment pour cela que j'avais besoin d'en parler. Et puis, comme cette maladie est une immense épreuve pour nous, je me sentais le droit d'en parler, avec mon point de vue et l'envie de rendre ma mère drôle et touchante malgré sa maladie – qui a transformé son caractère en très peu de temps. Ma responsabilité était de la protéger et de la respecter au mieux à travers le tournage, et davantage encore pendant le montage. J'ai enregistré pendant trois ans et utilisé seulement les six premiers mois de son, car ensuite la maladie prenait trop de place. Je ne souhaitais pas faire une description de l'état de ma mère, mais plutôt exprimer mon rapport face à cette situation.

A écouter

Les mots de ma mère dans [*Sur les docks*](#), jeudi à 17h sur France Culture et sur le site de l'[ACSR](#).